

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

---

---

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

---

---

## L'HOMME DANS LA LUNE

Ah ! mère, qui est donc là-haut dans la lune ? Ne la vois-tu pas ?

C'est un homme... Oui, je le distingue maintenant.

Que fait-il donc là toute la nuit ? Il demeure immobile et muet ; près de lui est un fagot qu'il attache avec une corde. A sa place je n'irais pas si loin chercher ma bourrée, quand nous avons la forêt tout près du village.

— Cet homme n'est pas de chez nous, enfant ; laisse-le où il se trouve.

Crois-tu qu'il puisse faire ce qu'il veut ? S'il était maître voilà longtemps qu'il serait parti ; mais il est là en punition de ses fautes.

— Qu'a-t-il donc fait de mal, dis-moi, mère ?

— Jamais il n'a fait de bien. On le nommait Diéter ; il mendiait partout, il avait peu de travail ; et vois-tu, petit, il faut s'occuper, sans quoi le mauvais ennemi nous prend.

Ainsi lorsque Diéter n'était pas en prison, il errait dans le pays en buvant bouteille sur bouteille.

— Et où prenait-il de l'argent, mère ?

— Petit étourneau ! ne comprends-tu pas qu'il volait dans les maisons et dans les champs, sans s'inquiéter du propriétaire légitime.

Un jour c'était un dimanche, il se leva avant l'aube, prit une hache, et, alerte, se dirigea vers la forêt.

Il abattit de jeunes arbres pour en faire des échaliers, emporta son vol, et arriva tout près de sa porte sans s'être retourné. Mais au moment où il atteignit le pont, il entendit une voix qui disait.

— En voilà assez, Diéter ; le jour de la pénitence est venu.

Aussitôt il disparut, et depuis personne n'a revu Diéter que là-haut, où il est seul au milieu des buissons. Tantôt on le voit abattre de jeunes arbres, tantôt se souffler dans les doigts, tantôt lier des fagots. Voilà le sort de Diéter ; il souffre pour son passé.

Ah ! petite mère, Dieu nous protège ! je ne voudrais pas être là-haut avec lui.

Alors enfant ne fais pas le mal, car tu aurais à t'en repentir ; sur la semaine, travaille avec courage, et quand le dimanche vient, chante et prie Dieu.

HÉBEL.

---

### LA VRAIE POÉSIE.

(Pour La Famille)

Oui, Dieu seul, à jamais digne d'être loué,  
Mérite de nos chants le trop faible langage :  
Que tout homme s'efface et qu'à sa majesté  
Seule s'élève notre hommage !

De la terre et du ciel les merveilles sans nombre  
Suffisent à sa gloire. En ce concert pieux  
L'homme déchu souvent vient projeter une ombre  
Et profaner un don des cieux.

Mais le cœur et l'histoire en rendent témoignage,  
Après les saints accents du pontife inspiré,  
Des poètes ailés le sublime langage  
Est de Dieu le verbe inspiré.

Que pourrait donc chanter sans l'homme, sans la flamme  
De son cœur, la nature, inconsciente voix !

O célestes flambeaux, montagnes et grands bois,  
Non, pour Dieu vous n'avez pas d'âme !

Parmi ces mille objets sublimes ou charmants  
Que la foi, que le cœur, l'esprit à peine nomme,  
Rien ne vaut devant lui le plus humble des chants  
Sorti de la bouche de l'homme.

Oui, de l'homme déchu, mais par Dieu racheté,  
Par tous les saints amours élevé jusqu'à l'ange,  
Le cantique nouveau, l'hymne de liberté,  
Voilà le vrai chant de louange !

A. GAUDEFRY.

---

## LE LIEU DE L'EXPIATION

M. l'abbé Gaume raconte dans son *Catéchisme de persévérance*, une rencontre qu'il fit lui-même, et qui eut un dénouement tout à fait touchant. — C'était un jeune luthérien qui avait perdu un frère chéri au milieu d'une fête, et il se souvenait sans cesse, pour tourmenter son cœur, de ce passage si brusque d'un festin au cercueil. Son âme avait besoin d'être rassurée. Il savait toute la pureté qu'il faut pour le ciel, et dans son culte il ne trouvait pas de lieu intermédiaire entre les parvis célestes et les profondeurs de l'abîme. Ses frayeurs devenaient de déchirantes angoisses ; il n'avait plus de repos ; ses jours étaient sans distraction, ses nuits sans sommeil, ses pensées sans espérance. Il dépérissait à vue d'oeil et penchait vers la tombe, vers la tombe de son frère, qu'il devait partager comme un lit de famille. Le médecin lui ordonna de voyager, afin de faire diversion à sa douleur ; ses amis se joignirent au médecin et le jeune Écossais vint sur le continent. — Je me trouvai, continue M. l'abbé Gaume, sur le même vaisseau que lui, et bientôt nous eûmes lié conversation. Bien des points de con-

tact nous rapprochèrent. Quand nous fûmes débarqués, nous logeâmes dans le même hôtel. Au bout de quelques jours, il me révéla ce qui avait répandu tant de tristesse sur ses jeunes années : la mort de son frère, et ses inquiétudes sur les destinées éternelles d'un être tant aimé. "Ah ! me dit-il, le jour des morts, par amour pour mon frère ; je vais adopter votre rite. Je pourrai prier pour mon frère ; je respirerai, je vivrai, pour demander chaque jour du bonheur dans le ciel pour celui que j'ai tant aimé sur la terre ! Votre culte fait qu'on peut encore s'entraider après la mort ; vos prières ôient au sépulcre son terrible silence ; vous, vous conservez encore avec ceux qui sont partis de la vie ; vous catholiques, vous avez connu la faiblesse humaine, cette faiblesse qui n'est pas le crime, mais qui pourtant entame la pureté, et, entre les frontières du ciel et de la terre, DIEU vous a révélé un lieu d'expiation. Mon frère y est peut-être : je me fais catholique pour l'en délivrer, pour me consoler ici-bas, me soulager de ce poids qui m'opprime : ce poids, je ne l'aurai plus quand je pourrai prier." Ce jeune homme raisonnait juste ; et, après sa conversion, il put expérimenter combien la croyance au purgatoire répond heureusement aux meilleurs instincts et aux plus pressants besoins de notre nature. Ce n'est pas pour cela, au surplus, que nous y croyons, c'est à cause de la parole de DIEU et de l'enseignement de son interprète la sainte Eglise ; mais on éprouve du bonheur à vérifier, par l'examen, l'harmonie de toutes les vérités de la foi avec les lumières de notre intelligence et les aspirations et sentiments les plus vrais de notre cœur.

*Les douleurs de la vie.*—V. POSTEL.

---

### UN FIN NAGEUR

Un Gascon, plus gascon qu'un autre, était en Hollande, au port de la Brille, prêt à s'embarquer dans un paquebot qui allait partir pour l'Angleterre. Il déposa dans ce paquebot sa malle, qui était fort légère. Il entra dant un cabaret pour se rafraîchir, et s'y arrêta trop, puisque le paquebot partit avec un vent favorable : il n'apprit l'embarquement qu'une demi-heure après.

Il avait fait de grands projets de fortune, qui devaient s'exécuter en Angleterre. Voilà le vent qui emporte ses espérances ; mais il trouve le secret de renouer la partie : il fait son marché avec un patron qui lui promet d'atteindre le paquebot, à force de voiles, avec une barque plate et découverte. A peine fut-il en pleine mer qu'une violente pluie le pénétra jusqu'aux os. Il essuya l'orage avec une constance plus qu'héroïque. Enfin, il atteignit le bâtiment dans un temps obscur ; il grimpa comme un écureuil, et la barque disparut. Voici le compliment qu'il fit en entrant : "Dieu vous garde, Messieurs, *cadedis*, il faut être bon nageur pour vous atteindre : quand vous auriez été à quatre lieues d'ici, vous ne m'auriez pas échappé, et je nageais, dans cette confiance, avec un esprit fort tranquille." La hardiesse du Gascon, trempé d'eau, en imposa à tout le monde ; on admira l'habileté d'un tel nageur. Un lord, qui était de passage, se récria là-dessus ; il se proposa de faire l'acquisition du personnage pour le mettre aux prises avec le Maure d'un autre lord, qui passait pour le premier nageur du monde, et qui avait vaincu tous ceux qui avaient voulu lui disputer cette gloire. Le lord fut à peine arrivé à Londres, qu'il défia le maître du Maure nageur ; il fit un pari de mille louis en faveur du Gascon, qui n'avait jamais mis le pied dans l'eau, pas même pour se baigner. Le jour est pris pour cette expédition ; le Gascon est la trompette de la victoire qu'il se flatte de remporter. Les voilà sur les bords de la Tamise, tous deux dans un équipage lesté, prêts à se jeter à l'eau. Le Gascon avait à côté de lui une petite caisse de liège, il la prit sous son bras : le Maure lui demanda l'usage qu'il en voulait faire. "Sandis, dit-il, je suis un homme de précaution." Il ouvre la caisse, où il y avait plusieurs bouteilles de vin, du pain et du petit salé. "Voyez-vous cela ? poursuivit-il ; si vous ne faites comme moi, vous courez risque de mourir de faim : savez-vous bien que je vous mène droit à Gibraltar ?" Le Maure le regarda étonné, et comme le Gascon parlait d'un ton résolu, il dit à son maître : "Je ne veux point me compromettre avec cet homme : je me perdrais, ce serait fait de moi." Cette opinion s'enracina telle-

ment dans l'âme du Maure, qu'il ne voulût jamais s'engager, et laissa perdre le pari à son maître, de quelques reproches que celui-ci l'accablât.

X. Z.

### SOUVENIR D'ENFANCE !!

J'étais bien jeune : mon œil ouvert aux délices de l'existence n'avait vu encore que huit printemps. Heureux et plein d'espérance, je coulais des jours de bonheur à l'ombre de ma première *Alma Mater*, l'Académie de St.-Timothée.

Un jour, par un de ces magnifiques congés du mois des fleurs, alors que tout dans la nature respire la joie, et revêt des allures de fête, alors que les dépouilles embaumées des champs flottent dans une atmosphère délicieuse, et rendent le cœur plus accessible à la gaieté, tous les élèves, groupés sur la rive du St.-Laurent, semblaient redoubler d'activité dans leurs exercices corporels. Par le mouvement, l'agitation et les cris qui perçaient du milieu de ce petit peuple, l'on devinait aisément qu'il y avait là du nouveau. Du nouveau ?..... il y en avait en ce moment ; il s'agissait de retirer la "*baignoire*" de ses quartiers d'hiver pour la descendre dans son humide séjour, au sein du fleuve.

Voyez avec quelle ardeur juvénile, les forts, au bras musculeux, à l'adresse éprouvée, s'évertuent à qui mieux mieux à remuer la vieille "*baignoire*" ! Dix, vingt, trente sont là, le jarret tendu, la taille cambrée, tirant, poussant, soulevant la noire charpente qui gémit sous l'action de tant d'efforts redoublés. Un dernier coup la rend tout près du lit du fleuve.....

C'est le moment solennel ! le coup de grâce de l'entreprise ! D'un côté les vagues déroulent avec impétuosité leurs anneaux blanchis d'écume : de l'autre des abîmes entr'ouverts, conduisant à des abîmes plus terribles encore. Au centre par un caprice de la nature, s'élève fièrement un banc de roches mousseuses qui donne naissance à une petite baie. C'est précisément derrière ce retranchement qu'il faut fixer la "*baignoire*."

Déjà le calcul avait précisé la position, l'œil avait sondé les difficultés, et les bras avaient garanti la justesse et la résistance nécessaire. Attention : un ! deux ! trois ! et un vigoureux élan fait retomber la vieille charpente dans les flots, courroucés de sentir un obstacle à leur passage. Un bruit prolongé court sur la crête argentée des ondes, et mille millions d'étincelles étendent leur voile diaphane jusqu'à la figure des travailleurs.

Mais, par un coup imprévu du hasard, la "*baignoire*" au

grand désappointement de nos gens, se heurte contre les saillies du rocher, et présente une large blessure au côté gauche. Ce choc lui fait prendre le large, et le courant impétueux semble redoubler ses efforts pour l'entraîner dans son cours.

Tout semblait fini, perdu à jamais ! Le découragement commençait à se faire jour dans le cœur attristé des travailleurs, quand une voix, pleine d'assurance, s'écrie : à la chaloupe ! vite, à la chaloupe ! Aussitôt, trois jeunes, à l'âme intrépide, n'écoutant que leur ardeur, se précipitent dans cette frêle embarcation. En un clin d'œil ils volent arracher au liquide élément la proie qu'il convoite. Et pendant qu'ils réparent les dommages de l'accident, le fragile esquif, cahoté, tourmenté, soulevé par les flots écumants, bondit au bout de l'amarré qui le retient au rivage.

Tout à coup un cri d'effroi s'élève de la côte : la chaloupe a brisé son lien, et elle est emportée par le courant !! Elle vole de vague en vague, paraît et disparaît tour à tour dans sa course échevelée. Les trois infortunés, pétrifiés par la peur, poussent des lamentations déchirantes. En vain ils font appel à la vigueur de leurs bras pour résister à l'entraînement du fleuve, une force supérieure les attire vers le gouffre béant. Encore quelques minutes, et ils seront ensevelis dans les horribles profondeurs de la *chute à bouleaux*.

En face d'une mort certaine, inévitable, le plus jeune des trois, habile nageur, fait le signe de la croix, et s'élance, tête baissée, dans le fleuve. Un instant englouti, il reparait cent pieds plus loin sur le sommet d'une lame. Il lutte avec avantage contre le courant : ses bras nerveux embrassent les flots avec frénésie, ses jambes fouettent de gauche à droite, son corps se tord, s'allonge, se rapetisse, exécute mille contorsions diverses. Sa voix, empreinte d'une indicible horreur, appelle du secours, mais une barrière infranchissable le sépare maintenant de ses amis. Alors épuisé par un déploiement de force et d'énergie extraordinaires, il devient le jouet de son terrible adversaire. Le pauvre enfant allait périr quand une jeune paysanne, que le Ciel, sans doute, avait conduite sur le théâtre de l'accident, se précipite, d'un bond, dans la rivière, le saisit par les cheveux et le ramène, triomphante des bras de la mort.

Pendant que tout le monde, la poitrine haletante, contemple avec une joie mêlée de tristesse l'action courageuse de la jeune fille, un nouveau drame aux scènes plus poignantes d'émotion frappe les regards. La chaloupe que montaient encore les

deux autres petits malheureux vient de chavirer ! Une houle formidable, creuse un précipice profond, et enveloppe dans ce noir tombeau une de ces victimes. L'autre, cramponné à l'embarcation, lutte en désespéré contre la mort. Elle est si horrible cette mort à un coeur de 15 ans ! Au printemps de la vie, à l'aurore des doux plaisirs, l'âme s'attache si fortement aux beautés de la terre ; elle s'éprend de ses jouissances et goûte de suaves délasséments ! Ces idées avaient dû traverser l'esprit du jeune homme en face de l'éternité, car, lorsqu'un choc le séparait de sa planche de salut, avec une agilité et une force que seule la crainte de mourir peut communiquer, il la ressaisissait et s'y attachait plus fortement encore.

Efforts impuissants, lutte inutile, il glisse dans la chute, et disparaît avec son compagnon. La sable mouvant du fleuve les enroule dans un même linceul.

Nous, spectateurs impuissants, cloués sur place, de la tristesse plein le coeur, des larmes plein les yeux, nous tombons spontanément à genoux. Et pendant qu'un prêtre, qui heureusement se trouvait sur les lieux, prononce les paroles sacramentelles : "*ego te absolvo*", nos lèvres murmurent un fervent "*de profundis*" pour le repos de l'âme de ces chers défunts.

Longtemps encore nous demeurons sur la grève, le regard attaché à l'endroit où les noirs abîmes ont reçu dans leur profondeur nos confrères bien-aimés ; puis silencieusement nous retournons au collège.

Dans notre profond abattement, il ne nous restait plus qu'à dire un éternel adieu à ces amis, moissonnés trop vite au champ de l'avenir.

Hélas ! Bien des années se sont écoulées depuis ce jour néfaste, mais ma mémoire en a conservé un souvenir impérissable. Heureux encore aujourd'hui je serai, si par cet humble récit, je puis prolonger chez vous une fervente prière pour ces chers trépassés !

---

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.  
Franc de port.

## A ROME : PAR CI PAR LA

### CHAPITRE TROISIÈME (*Suite*)

Portail imposant, mère et tête de toutes les églises, la basilique de St.-Jean de Latran est la basilique du Pape ; St.-Pierre n'est que sa chapelle privée. Je charge *Bléser* des détails.

Ce *Bléser* est un livre vraiment commode qui me sauve bien de l'écriture, et dont les longueurs vous ennuient peut-être. Je comprends que ce qui m'intéresse ici sur les lieux, n'a plus qu'un intérêt médiocre, alors qu'on le voit seulement de l'œil de l'imagination, à seize-cents lieux de distance. Dans tous les cas, vous n'avez qu'à sauter à pieds joints, par-dessus les pages imprimées ci-annexées. Mais cela ne me coûte pas cher de découper et de coller ; et le faire pour vous m'est un plaisir.

Ce qui m'a frappé surtout au milieu des richesses que renferme ce temple, c'est cette mosaïque immense qui embrasse toute l'étendue de l'abside au-dessus du maître-autel. J'aurais donné *cher* pour voir transporter à St.-Lin les douze apôtres, qui ornent de chaque côté les piliers de la nef principale.

Tout près de la basilique de St.-Jean de Latran est la *scala sancta*, c.-à.-d. le saint escalier, l'escalier du palais de Pilate à Jérusalem. "Notre-Seigneur, dit toujours *Bléser*, le monta et le descendit quatre fois dans la matinée du jour de sa passion : d'abord en arrivant chez le gouverneur romain ; ensuite en allant chez Hérode et en revenant ; enfin après avoir été condamné à mort, portant la couronne d'épines."

Je gravis les vingt-huit marches à genoux, en disant mon chapelet. Je n'étais pas seul. Une dizaine de personnes étaient engagées dans le même exercice. Je dis mes petites heures devant ce trésor si riche en reliques, dont parle de *Bléser*.

Continuant notre course, prenez avec moi la *via de S. Giovanni*, et nous arrivons au Colisée, construction gigantesque,

amphithéâtre monstrueux, pouvant contenir jusqu'à 87,000 spectateurs, où furent livrés aux bêtes tant de martyrs : lieu souillé par toutes les passions et toutes les cruautés, lieu sanctifié par tous les dévouements et tous les sacrifices. Cette masse énorme, à moitié détruite, à moitié conservée, l'image la plus vraie de cette puissance romaine solide et prodigieuse, mesure 335 pieds de longueur à l'intérieur ; 160 de largeur et 135 de hauteur. On voit encore les cages où étaient conservés les bêtes féroces nourries pour l'usage des jeux et des spectacles publics. Le mal était à la base de ces réjouissances populaires, elles ont passé, le bien seul demeure.

De là je gagnai le Forum, *Foro Romano*, le centre de la vie de l'antique république ; on est aujourd'hui à le déblayer, et le pavé en certains endroits se trouve 39 pieds plus bas que le sol actuel. Le *Forum* vous apparaît comme une forêt de colonnes brisées ; quelques-unes intactes semblent vous regarder debout dans leur majesté. Ce lieu a vu passer bien des séditions, des révolutions, et si ses pierres pouvaient parler, elles pourraient nous dire comme les grandeurs humaines finissent toujours par le néant. Le *Forum* en ruine est comme le tombeau du plus fier et du plus orgueilleux pouvoir que les hommes aient jamais réussi à édifier.

Tournant sur la gauche, je pris la rue *S. Théodore* que je suivis jusqu'à *Vela in Vilabro*, et là je me trouvai en face de *St.-George*, votre patron, église assez humble, dont le portique est entouré d'un haut grillage en fer. Tout était fermé. Je me promenai assez longtemps, dans cette rue à demi-déserte. Cinq petits garçons jouaient aux billes. Aucun sacristain ne venait ouvrir. Je regardais dans mon guide. Il dit : "Cette église est rarement ouverte, on frappera à gauche derrière l'arc des orfèvres." Je traversai l'arc des orfèvres, je frappai à la porte, le sacristain n'y était pas. Un homme se présente, me fait attendre dix minutes pendant qu'il court ça et là ; enfin il vient me dire qu'il ne trouve pas la clef. Au balai *St.-George*, pour aujourd'hui. Mais je reviendrai. Peut-être aurai-je plus de chance le matin. Donc, au revoir !

J'allai dire mes vêpres à l'église de *S. Maria della Consolazione*, un peu au nord. On était à y dire le chapelet, puis on y chanta le salut. Seulement une vingtaine de personnes assistaient à l'Office ; mais elles priaient tout haut, elles chantaient toutes ensemble, faisant autant de bruit que si elles eussent été un cent. Mon guide ne parle pas de cette église, il a tort, car elle est bien jolie.

De là je montai au Capitole. Je suis un gaulois, mais les oies ne m'ont pas arrêté comme ils ont fait pour un de mes ancêtres il y a 2400 ans. Sur la droite se trouve l'église de *S. Marie in ara cæli*, riche et intéressante. Ecoutez ce qu'en dit de Bléser encore.

Je voulus voir la niche où l'on renferme le *Bambino*. Un vieux religieux ouvrit une porte, tira sur la ficelle, ouvrit une seconde porte, enfin sortit la niche. Je lui donnai un franc ; il me remit une image après l'avoir fait toucher la statue du petit Jésus ; je vous l'envoie.

Sur la grille d'une chapelle, on lit ces mots en lettres d'or : *Si quæris miracula*. Si vous cherchez des miracles. Sous-entendu, c'est ici que vous en trouverez. Je vais bien voir. J'en ai demandé quatre. *O clemens, o pax, o dulcis Virgo Maria !*

La *brunante* descendait sur la ville. Par de petites rues tortueuses, je me rendis sur la *Piazza Venezia*, où les petits chars de la rue nationale me transportèrent à la rue *Solferino*. Mon pèlerinage était fini.

Bonsoir ! Dès aujourd'hui je dois vous prévenir qu'il pourrait bien se faire que je ne serais pas prêt à retourner pour Pâques. Mgr Jacobini met du temps à se rétablir. Après tout, Dieu a été si bon de régler si vite les deux premières questions qui pressaient, que nous pouvons bien attendre avec patience et résignation, ses moments pour régler les autres. Je continuerai à vous écrire peut-être jusqu'au rassasiement. Par la pensée, je vis avec vous ; je vous parle tous les jours, cela m'empêche de m'ennuyer. Mais toute conversation demande deux interlocuteurs ; c'est pourquoi j'espère que vous continuerez à m'écrire. Les moindres bagatelles, venant de vous,

n'intéressent. Prenez courage, bonne mère ; quelques semaines de moins ou de plus sur une absence de plusieurs mois, la différence n'est pas grande.

*Lundi, 17 février.* — Reprenons la plume, la conversation, et le plaisir. Matinée, travail. Ah ! ah ! voici deux jours d'où le règlement est intact. Les sœurs d'ici, bien entendu, me trouvent régulier comme un papier de musique. La supérieure me dit avoir découvert à cela que j'avais été chapelain. Vous allez être surpris que j'aie trouvé, par delà l'Océan, le secret et l'habitude d'une telle régularité.

Or, j'avais besoin d'un papier parchemin transparent pour copier, sans peine, une carte qui doit entrer dans mes documents. On me dit que j'en aurais à la place d'Espagne, tout près de la Propagande. Je pris pour m'y rendre un chemin nouveau, afin de passer sur le *Corso*, qui est très animé en ces jours de Carnaval. Les petits chars, me transportèrent à la place *Venezia*, je suivis le *Corso* jusqu'à l'église de *S. Carlo del Corso* ; la rue était remplie d'une foule oiseuse et grouillante, qui s'amusait des gestes de groupes masqués qui allaient et venaient, faisant mille drôleries que je ne trouvais pas drôles. La *via delle Corrozze* me conduisit au magasin indiqué où je trouvai ce que je cherchais. Je revins à l'église St-Charles ; la porte en était fermée, à cause des allées et venues du Carnaval sans doute. Je remontai à l'église *S. Lorenzo*, porte fermée. Allons, est-ce que parmi ces centaines de sanctuaires je n'en trouverai pas un pour y dire mon bréviaire. Je pris des petites rues à droite, et j'arrivai à une église, dont j'ignorais le nom. Sortant *Bléser* de ma poche, il m'apprit que c'était l'église de sainte Marie Madeleine, et je le charge de vous la décrire.

La Providence avait conduit mes pas. J'éprouvai une vraie consolation à invoquer la Madone du salut, après mes demandes d'hier à l'*ara coeli*, et à vénérer les reliques de S. Camille, à qui je demandai de sa compassion pour les misères humaines. Je n'oubliai pas qu'une jeunesse orangeuse ne l'empêcha point de parvenir à un haut degré de sainteté.

# LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

## CHAPITRE XIII

Mais quelle est donc cette Elisabeth qui cause tout ce tapage, demanda Augustine à Ernestine, pendant que les sœurs faisaient rouler tranquillement vers la maison le fauteuil de la Supérieure ?

Même la douce et pieuse Ernestine ne put réprimer un mouvement d'impatience en entendant cette question et elle se hâta de répondre sur le ton d'une personne qui veut se débarrasser au plus tôt d'un sujet désagréable :

C'est une enfant qui a été ici pendant quelque temps. C'était la plus turbulente de la maison, remplie de tous les mauvais desseins et qui a même essayé de se suicider plus d'une fois. On la renvoya comme incorrigible et alors, pour se venger, elle alla trouver un magistrat et jura qu'elle avait été maltraitée par les sœurs. Quelques-unes eurent à paraître en cour, pensez-y, pour se disculper de ses infâmes calomnies et c'est Catherine et Virginie qui furent appelées en témoignage contre elle.

Et comment tout cela se termina-t-il ?

Oh ! sans doute, les magistrats ne furent pas longtemps sans voir clair dans l'affaire ; ils voulurent même la faire poursuivre pour parjure, mais nos Mères ne voulurent jamais y consentir. Nous avons parlé longtemps de cette affaire et nous ne faisons que de commencer à l'oublier quand vous êtes arrivée dans la maison ; mais maintenant, le feu va reprendre, je suppose, et pendant les deux prochaines semaines on n'entendra plus parler d'autre chose parmi les enfants.

Augustine allait répondre, mais au même moment Sr. M. de St. Anselme revint et frappa dans ses mains pour demander le silence. Tout le monde s'étant formé en cercle autour d'elle, la religieuse leur dit : Mes chères enfants, je sais que vous allez tenir votre promesse et recevoir Elisabeth avec bienveillance ; mais souvenez-vous que lorsqu'on pardonne véritablement on oublie aussi. En conséquence je vous défends strictement de parler du passé. Ainsi à l'avenir, pas un seul mot entre vous de toute cette malheureuse affaire. Me le promettez-vous ?

Oui ! Mère, oui ! crièrent-elles toutes d'une seule voix, et nous sommes fières de nos mères qui la reçoivent ainsi.

Sœur M. de St. Anselme leur répondit par un sourire affectueux, puis se tournant vers Augustine, elle lui dit :

Notre Mère vous a demandée. N'aimeriez-vous pas à lui parler ?

Rouge de plaisir et de surprise, Augustine, qui ne s'attendait pas à cette marque spéciale d'intérêt, suivit sa maîtresse jusqu'à un petit oratoire dans le jardin des sœurs, et là sous l'ombrage des grands arbres elle trouva la Mère Provinciale qui l'attendait. Elle était adossée à son fauteuil, avec un livre ouvert sur ses genoux et sa main blanche et amaigrie reposant sur les pages. Mais elle ne lisait pas, ses yeux étaient fixés au ciel et son esprit sans doute pénétrant la voûte azurée s'occupait des mystères de l'éternité.

Ainsi vous l'avez trouvée, dit-elle en souriant à la première maîtresse, en la voyant approcher avec Augustine. Maintenant vous pouvez vous retirer et nous laisser seules pour un moment d'entretien : venez, ma chère enfant, ajouta-t-elle en indiquant la verdoyante pelouse sous les arbres, venez vous asseoir ici et me dire comment vous allez, car j'ai été si longtemps malade que je n'ai pas été capable de vous voir depuis votre arrivée.

Jamais, jusqu'à sa mort, Augustine n'oublia les dix minutes de conversation qui suivirent. La mère provinciale avait à un degré remarquable l'instinct des caractères et elle n'avait pas dit trois paroles à Augustine que celle-ci se sentit comprise. De fait la mère la comprenait bien mieux qu'elle ne se comprenait elle-même. La religieuse vit qu'au dessous de la surface, en dépit des fautes commises, des influences pernicieuses d'une éducation incomplète, il y avait une nature noble et généreuse, une âme décidée, qui ne s'arrêterait pas à mi-chemin, mais qui, une fois déterminée à se donner au bien, ne serait satisfaite que par l'entière oblation d'elle-même. Augustine n'eut pas de difficulté à lui parler ; elle lui raconta tout, ses premières misères, ses ennuis et ses découragements, les effets de la retraite sur son âme et la pensée qui avait surgi en ce jour : la pensée de se faire Madeleine.

Alors elle s'arrêta et fixa avec anxiété son regard sur la Supérieure. Elle put le faire impunément, car les yeux de cette dernière étaient arrêtés sur le crucifix qu'elle tenait dans ses mains. Il y eut un moment de silence et Augustine commençait à se sentir mal à l'aise quand la Supérieure se redressa dans sa chaise et, à son tour, fixant ses yeux sur la jeune fille, elle lui dit d'une voix douce

mais si ferme qu'elle enleva de son cœur, comme dans un charme, toute crainte et toute hésitation.

Ma chère enfant, Dieu a été bien bon pour vous et en conséquence je crois qu'il est plus que probable qu'il attend de vous de grandes choses en retour. Il achève, je n'en doute pas, l'ouvrage qu'il a commencé en vous appelant à la perfection qui a sa source dans le sacrifice de soi-même. Vous aurez probablement à lutter contre beaucoup de difficultés, de craintes et de dégoûts, mais soyez confiante et généreuse, Dieu fera le reste. De plus soyez sans inquiétude pour votre bon père ; Dieu le consolera comme il vous a consolé vous-même et je ne doute pas qu'il lui inspirera de vous pardonner quand le temps sera venu. Seulement ayez confiance et soyez généreuse : ce furent les premières, ce sont aussi les dernières paroles que je vous adresse— soyez confiante et généreuse et abandonnez à Dieu tout le reste !

Les yeux d'Augustine se remplirent de larmes, mais avant qu'elle pût répondre, Sœur M. de St. Anselme avait reparu accompagnée de la sœur infirmière anxieuse de voir sa patiente retourner au repos et au silence après le surcroît de fatigue de cette journée. La mère qui paraissait épuisée et abattue y consentit sans difficulté, mais avant de se laisser emporter dans son fauteuil, elle se retourna encore vers Augustine agenouillée près d'elle : Que Dieu vous bénisse, ma chère enfant, lui dit-elle avec un de ses plus expressifs et engageants sourires, et maintenant au revoir. Je n'oublierai pas de prier pour vous ; quant à vous souvenez-vous de mes dernières paroles.

S'en souvenir ! Augustine ne devait pas les oublier ! Elles demeurèrent dans son âme jusqu'au dernier jour, illuminant chacun de ses instants de cette lumière d'un autre monde que les âmes saintes et mortifiées ont quelquefois le privilège de projeter, sans le vouloir, autour d'elles, comme le soleil qui verse sa lumière sur le monde et sur chacun des êtres qu'il trouve sur son passage.

Elles résonnèrent à son oreille comme la parole de Rosalie quelques jours auparavant : " Peut-être après tout serez-vous Madeleine " et elle y trouva ample matière à ses méditations jusqu'à ce que la cloche l'appela pour le Salut.

A six heures vint pour les enfants le grand événement de la journée, le souper en compagnie de leurs Mères. Les longues tables de leur réfectoire avaient été portées dans le jardin, et

une autre table plus petite avait été placée pour les religieuses sous les rameaux fleuris d'un acacia près de la porte cochère. Le plaisir qu'éprouvaient les enfants de se voir réunies à leurs Mères était chose touchante à voir, et les Mères elles-mêmes, quoique dans un sens différent, goûtaient cette fête de famille peut-être à l'égal des enfants. Plusieurs religieuses servaient, comme au dîner, à la table des pénitentes ; Sœur M. de Ste. Madeleine était de ce nombre. Elle montra tant de zèle et d'empressement qu'à la fin sa maîtresse fut obligée d'insister pour la faire arrêter et l'obliger de prendre son souper à la table des sœurs.— Y a-t-il plaisir pareil, dit-elle avec la naïveté d'un enfant, en obéissant à sa maîtresse. C'est dommage que ce ne soit pas tous les jours la fête de Ste. Madeleine : je n'ai jamais de ma vie goûté tant de bonheur.

Le souper fini, les enfants, fatiguées des plaisirs de cette longue journée, s'assirent sur l'herbe par petites bandes, tandis que les Sœurs se promenaient tranquillement, joignant tantôt un groupe tantôt un autre, causant, riant et surtout contant des histoires. Peu à peu, quand furent épuisés tous les sujets possibles de conversation, un groupe et puis un autre se mirent à chanter, les autres répondant par de joyeux refrains, jusqu'à ce qu'enfin toutes celles qui ne le savaient pas, fussent montées au plus haut diapason de leurs voix et au plus haut degré de l'échelle musicale.

Elles venaient de finir le " Shamrock ", une de leurs plus populaires mélodies, les mouchoirs s'agitaient encore et cent pieds à l'envi battaient allegro la mesure, quand Sœur M. de Ste. Agnès fit son apparition et annonça que la Mère Provinciale leur demandait de venir chanter sous sa fenêtre. On se rua dans la direction indiquée et quand elles aperçurent, penchée à sa fenêtre, la mère bien-aimée, il y eut un cri de joie et les démonstrations recommencèrent plus enthousiastes que jamais.

Les chansons succédèrent aux chansons et la Mère écouta en souriant jusqu'à ce qu'elles eussent épuisé leur répertoire. A un signe de la maîtresse, elles lui dirent " bonsoir ", reçurent en échange le plus maternel sourire, puis retournèrent tranquillement vers leur salle, en chantant une hymne au St Sacrement. Pendant quelques instants la Mère Supérieure les regarda avec tendresse s'éloigner, et ses yeux étaient humides quand elle se retira pour permettre à l'infirmière de fermer la fenêtre.

C'est pour la dernière fois ! dit-elle à voix basse, c'est pour la dernière fois que je les vois sur la terre ! Oh ! si j'étais seulement certaine de les rencontrer toutes au ciel !